

L'intellectuel et la société: une reconstruction de l'habitus de Mostefa Lacheraf

The intellectual and society: a reconstruction of Mostefa Lacheraf's habitus

Bekakria Djoudi^{1*} , Boussaada Rachid²

¹Université Abderrahmane Mira de Bejaia, (Algérie) . djoudi.bekakria@univ-bejaia.dz

²Université Abu Al-Qasim Saadallah de Alger2 (Algérie), Laboratoire le discours soufi,
boussaadadz@yahoo.fr

Date de soumission : 09/02/2025 Date d'acceptation: 07/03/2025 Date de publication : 30/04/2025

Résumé :

Cet article vise à démontrer les conditions (sociales, culturelles, politiques...) de la production de la connaissance, et qui sont à l'origine de la constitution de la pensée de Mostefa Lacheraf. Ce travail nous plonge aussi dans l'univers du concept fondamental d'habitus tel que développé par Pierre Bourdieu, dévoilant ainsi les différents angles d'approche qui déterminent les structures de la pensée. C'est un essai d'étude en sociologie des intellectuels qui constitue une sous-spécialité de la sociologie de la connaissance.

Mots clés: Mostefa Lacheraf, intellectuel, habitus, capital culturel

Abstract:

This article aims to demonstrate the social, cultural, and political conditions that shape the production of knowledge, which underpin the formation of Mostefa Lacheraf's thought, it also delves into the fundamental concept of habitus as developed by Pierre Bourdieu, revealing the different approaches that determine structures of thought. This essay is an attempt to study the sociology of intellectuals, a sub-discipline of the sociology of knowledge.

Keywords: Mostefa Lacheraf, intellectual, habitus, cultural capital.

* **Bekakria Djoudi**

1-Introduction:

Cette approche vise à démontrer l'habitus Bourdieusien de M. Lacheraf comme « systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement "régliées" et "régulières" sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre » (Bourdieu, 1980, p. 89) .

Le premier élément de cette définition, réside dans le processus d'incorporation des actions et des obligations que les individus exercent dans différentes situations de manière consciente ou inconsciente, les réponses d'un individu à certaines situations sont en quelque sorte présentes dans la mémoire, c'est-à-dire programmées à l'avance. Le deuxième élément est la forme structurante, les expériences passées des individus, assimilées consciemment ou inconsciemment, constituent un guide qui oriente les individus dans des situations ultérieures. L'habitus apparaît sous forme de logiciel qui organise le comportement, les attitudes et les pensées face à de nouvelles situations initialement imprévues (Braud, 2004, p. 120) .

P. Bourdieu définit les champs comme des espaces construits à partir des positions (ou des postes), et leurs caractéristiques dépendent de leurs places dans ces espaces et peuvent être analysées indépendamment des caractéristiques des occupants (partiellement déterminées par ces occupants), ceux qui monopolisent le capital spécifique, qui est la base du pouvoir, mènent des stratégies de conservation, c'est-à-dire qu'ils défendent l'orthodoxie, tandis que ceux avec moins de capital mènent des stratégies de subversion (l'hérésie) , ce conflit amène les dominants à sortir du silence et à produire un discours défensif sur l'orthodoxie (Bourdieu, 1984, p. 114).

Un champ fonctionne grâce à la présence des agents dotés d'un habitus, ce dernier est constitué d'un capital ou un ensemble de capitaux propre à chaque champs (culturel, intellectuel, politique, religieux ...). On va constater avec rigueur le capital culturel (les trois formes) de M. Lacheraf tout au long de sa biographie, sa formation et son militantisme. Le tout vu dans un cadre de la reproduction sociale propre à P. Bourdieu.

1- La biographie et la formation :

1-1 -La naissance :

Mostefa Lacheraf est né le 17 mars 1917 à Douar Oulad Bouzayyane, ce village qui s'appelait aussi El Kerma (le figuier), commune de Sidi-Aïssa, créée en 1870. Cette région était un mélange d'habitants de certaines villes algériennes comme M'sila, Bou Saada, la Kabylie, ainsi qu'un peu de Barika et de Ngaous. Sa famille est originaire des Oulad Sa'd, composée de cavaliers, de bergers et de propriétaires terriens, une terre transmise de génération en génération au profit de son grand-père Hamza, puis confisquée par un caïd, pour finalement être cédée à un colon (Lacheraf, 2003, p. 184). Cette dernière mention de M. Lacheraf, dans son livre, souligne son intérêt et l'importance qu'il accorde à la terre et sa confiscation par les autorités coloniales. C'est ce que nous avons pu observer tout au long de son premier ouvrage « L'Algérie, nation et société ».

Son père était le seul de ses frères à avoir bénéficié d'une scolarisation. Il a construit, en 1904, la maison où M. Lacheraf est né à El Kerma. Elle était semi-urbaine, construite en

pierre et en tuiles rouges arabes, et soulignait l'attachement des habitants à la terre et leur mode de vie. Le paysan était appelé « Kasser El Bour ». Son grand-père est décédé en 1906, préférant vivre dans une tente plutôt que dans une maison. Lorsque son père revenait après quelques mois de son école Thaalibeya, il ne trouvait pas la tente des Oulâds Sa'd à l'endroit où il l'avait laissée, il partait alors à la recherche de la tente de son père pendant plusieurs jours, par chance, il le faisait à cheval. Il épousa la fille d'Ali Dziri en 1908. La famille de son grand-père maternel occupait une position moyenne dans la bourgeoisie de la capitale, détruite par les autorités coloniales. Son père avait travaillé en tant que Pacha Adel dans la justice des affaires personnelles (son fils va poursuivre le même cursus).

Son père fut nommé Pacha Adel à Sidi Aïssa en 1921, et la famille quitta alors le village pour s'installer dans un quartier populaire, M. Lacheraf jouait avec ses amis d'enfance et accompagnait sa mère lors des invitations à veiller les défunts avec d'autres femmes, où il regardait les dépouilles mortelles surtout les visages. Il participait également à un défi avec les enfants pour voir qui pouvait rester le plus longtemps entre les tombes pendant la nuit, afin de déterminer qui était le plus courageux. Selon lui, ces événements et jeux l'ont aidé à faire face aux défis de la vie avec courage et détermination (Lacheraf, 2003, p. 206) .

1-2 -La scolarisation primaire :

Il a poursuivi ses études dans une école française indigène, ainsi qu'une école coranique supervisée par un enseignant (talib) modéré. Il était un éducateur utile et impliqué dans l'éducation des enfants, ce qui lui permettait de recevoir une modeste rémunération et parfois même d'être nourri par les parents des élèves. L'enseignant de cette école étaient souvent autodidacte et libre, tandis que les conditions d'études étaient assez rudimentaires, sans même les fournitures de base. Les élèves se levaient à l'aube pour se rendre d'abord à l'école coranique, puis à l'école française avant huit heures. La scolarisation dans ces écoles était difficile pour les enfants de dix à douze ans, souffrant souvent de malnutrition et de manque de vêtements, surtout en hiver (Lacheraf, 2003, p. 27), ce qui a influencé ultérieurement sa perception et son analyse de la société algérienne.

M.Lacheraf poursuivait ses études dans une école française mixte, équipée de tables et de chaises orientées vers un tableau noir. En revanche, à l'école coranique, il y avait un tapis en paille, les élèves récitaient tous leurs leçons, et lorsque leur voix baissait, l'enseignant les rappelait à l'ordre en maintenant le même rythme. La France ne se préoccupait que peu de la scolarisation des autochtones. Il y avait une seule école française indigène à Sidi Aïssa, et la plupart des élèves étaient des musulmans, avec quelques Juifs qui parlaient l'arabe comme langue maternelle, M. Lacheraf a souligné la bonne relation qui existait entre les Juifs et les musulmans en Algérie avant l'occupation de la Palestine (Lacheraf, 2003, p. 29). Nous avons remarqué qu'il était méticuleux dans ses descriptions, et attaché à la sauvegarde du patrimoine culturel de l'Algérie profonde.

Ahmed Medouas était son maître à l'école coranique, il était un peu plus âgé que l'ainé de ses élèves. Il enseignait le Coran, la grammaire arabe, la littérature arabe et lisait beaucoup de livres que lui apportait Si El'azzouzi (le vendeur de vieux vêtements) chaque semaine, ce professeur est devenu un ami et un frère aîné pour M.Lacheraf, après avoir été un maître strict dans les premières années de ses études à Sidi Aïssa. Il ne faisait partie de ces taleb (maître) « aussi consciencieux que lui et dévoués, ces maîtres pédagogues de village n'avaient pas son ouverture d'esprit, sa curiosité intellectuelle et sa bonté, ni une certaine

chaleur affective de l'algerianité » (Lacheraf, 2003, p. 30) . Il se distinguait des autres par son approche méthodique et son humilité, ainsi que par sa grande culture de communication, il permettait aux élèves de lire les livres qu'il obtenait de Si El'azzouzi.

Pendant ses premières lectures, il a lu dans l'école coranique, des textes de Khalil Gibran, El Moulahi, des pages du roman "Satin", ainsi que des livres de Georges Zaydan, et quelques livres des écrivains de l'exil, ces livres ont contribué à sa formation, et définissant son chemin, comme il le dit lui-même. IL mettait l'accent sur l'importance du bilinguisme dans la conscience culturelle et le développement technologique et citait de grands intellectuels arabes bilingues comme Taha Hussein, Mahmoud Al-Aqqad, Mohamed Timour, Tawfiq Al-Hakim, Abdelkader Al-Mazini, Naguib Mahfouz, ainsi que les pionniers du mouvement de la renaissance littéraire arabe et d'autres intellectuels occidentaux (Lacheraf, 2003, p. 29). M.Lacheraf reste attaché au bilinguisme, comme le montre ses travaux, et on va trouver ultérieurement la reproduction de ce schéma de pensée (l'habitus à la forme inculquée) en tant que ministre de l'éducation nationale.

Le capital culturel dans ses trois états (incorporé, objectivé et institutionnalisé) (Bourdieu, 1979, p. 5), propre à M. Lacheraf est remarquable dans son livre autobiographique et anthropologique « des noms et des lieux, mémoire d'une Algérie oubliée ». Il obtenait ses livres de la modeste bibliothèque de son père, où se trouvait une partie du livre des Prolégomènes d'Ibn Khaldoun, il a avoué qu'il n'avait compris son contenu qu'après un certain temps, ainsi que les livres que son frère Mohammed lui apportait à la fin de ses études, où il les recevait comme des prix, et les livres du maître Si Medouas. Il était vraiment passionné par la lecture, et ces livres l'ont beaucoup influencé et aidé à développer son amour pour la lecture et les livres, un capital culturel très solide.

Dans sa vie quotidienne M. Lacheraf était attaché à ses pairs avec qui il jouait beaucoup. Il se promenait avec ses camarades et explorait tous les coins du village et même des régions voisines, ils jouaient aux billes, à la pelote, sautaient et se luttaient, ils portaient des vêtements de style algérien, tels que la djellaba et le pantalon ou le burnous et la chemise. En été, beaucoup d'enfants marchaient pieds nus, oubliant leurs chaussures à l'école coranique, et participaient également à des jeux de force, d'intelligence et de mouvement, qui étaient traditionnellement populaires au Maghreb, surtout parmi les agriculteurs et les montagnards (Lacheraf, 2003, p. 229). Cela montre l'importance accordée à tout ce qui concerne les agriculteurs, en plus de l'importance de la culture maghrébine traditionnelle.

Les préparatifs ont commencé en 1930 pour le certificat d'études primaires dans des circonstances difficiles. Après l'école, les élèves ne trouvaient qu'un morceau de pain pour soulager leur faim, car il n'y avait ni confiture ni beurre, le père de M. Lacheraf achetait des figues sèches et des dattes (gharbi) pour la famille, surtout pendant les mois froids d'hiver, on remarque un attachement sans faille pendant son enfance, à la terre, au quotidien profond de l'Algérie et aux études.

1-3- Le lycée :

À la mi-octobre 1930, son père l'a emmené à la capitale pour étudier au lycée Ben Aknoun (internat). Passant de la vie nomade à la classe paysanne en direction d'une ville semi-urbaine, M. Lacheraf s'est ensuite retrouvé dans la vieille ville de la capitale. La ville de naissance de sa mère, il a souligné l'importance de la ville d'Alger et de ses racines, citant

l'approbation de Fernand Braudel, il a décrit avec précision la casbah en évoquant ses caractéristiques culturelles distinctes, son architecture et les endroits qu'il a découverts, et le maintien des habitants de la capitale de leurs coutumes, traditions, goûts et leurs diverses habitudes. IL a été fasciné par le manège qu'il a vu pour la première fois et le fait de ne pas pouvoir y jouer, en raison de la pauvreté, et le magasin Marnou où il trouvait toutes sortes de nourriture et de produits urbains, il a découvert le savon noir local et il a également remarqué le pain bouhekara, et n'a pas cité les confiseries et les sucreries car il n'y était pas habitué dans son enfance (Lacheraf, 2003, p. 251). Ici également, nous remarquons son intérêt aux spécificités culturelles locales, et à l'authenticité algérienne dans un cadre anthropologique rigoureux.

Sa scolarité au lycée Ben Aknoun se distingue par un apprentissage continu et son assiduité aux cours avec rigueur et pédagogie. Cette période marque le début de l'intégration de l'individu dans la communauté, plutôt que l'isolement solitaire, il était nourri de mythologie grecque et de poésie arabe préislamique. Il a lu "Les Mille et Une Nuits" et La Fontaine, et a utilisé ces lectures ultérieurement pour écrire des histoires dans ce style . Pendant ses études en quatrième année, il a abordé un sujet littéraire qui consistait à commenter un poème de Victor Hugo, dans sa classe, il n'y avait que deux élèves algériens, et il était le seul à porter son tarbouche, ce n'était pas par nationalisme, mais par respect pour les coutumes et les traditions, grâce à ses capacités intellectuelles, il faisait partie des meilleurs élèves lors de la correction des examens, en raison de sa grande lecture « Quand j'avais seize ans, j'avais presque lu tous les classiques français, étrangers, ainsi que de nombreux livres arabes anciens et modernes » (Lacheraf, 2003, p. 259).

Un enseignement concret et non émotionnel de la langue savante, M. Lacheraf s'intéressait aux documents et à la langue étrangère, car il possédait une authenticité intellectuelle stimulante et une esthétique linguistique. Etant donné que son père ne pouvait pas payer les frais de scolarité au lycée Ben Aknoun, il s'est inscrit au lycée d'Alger, autrefois appelé le Grand Lycée, cela montre les difficultés et les souffrances pour assurer une certaine pérennité dans sa scolarité en raison de la pauvreté .Cependant il ne faut pas oublier que même l'éducation primaire à cette époque-là était limitée à une petite minorité d'algériens issus de familles aisées et riches (El-kenz, 1989, p. 18).

Le père a réussi à lui trouver un endroit pour loger, chez un vieil ami, sa maison n'était pas loin du lycée, à environ 500 mètres, il partageait la chambre du fils de la famille. Malgré la situation misérable dans laquelle il vivait, il continua ses études, après avoir révisé ses leçons jusqu'à cinq heures, il les relisait également à l'entrée de la maison. Les heures passées dans la salle d'étude l'ont beaucoup aidé à respecter ses devoirs scolaires par la suite. Il s'est inscrit à l'école de la jeunesse (libre), fondée par le poète Mohamed El-Aïd Al Khalifa, le jeudi et le dimanche, jours où il n'y avait pas de classe, il a découvert cette école grâce à son ami Tahar Bouchouchi, qui lui a présenté Mohamed El-Aïd, une personnalité respectée dans le mouvement des oulémas. Parmi les élèves de l'école, il y avait Abderrahmane Aziz et Abd El Hamid Ababsia, les élèves se rencontraient dans une sorte de cellule sociologique, leur seul objectif étant d'apprendre la langue arabe et la littérature. Chacun étant libre de choisir une orientation politique sans pour autant renier l'algerianité commune, et de s'exprimer dans les différentes langues utilisées en Algérie (Lacheraf, 2003, p. 262).

Le père payait le loyer et envoyait 10 francs par mois pour acheter des fournitures scolaires telles que des livres, des stylos, faire des coupes de cheveux, et parfois même acheter des livres anciens. Les valeurs qu'il a acquises à cette époque l'ont accompagné tout au long de sa vie, en ce qui concerne la littérature, la langue en général, l'histoire, la géographie et les sciences naturelles. Il ne vivait pas dans la grande bourgeoisie de la capitale, comme il le dit, mais dans les quartiers des "pieds noirs", la petite bourgeoisie et le prolétariat. Il allait au cinéma avec ses camarades pour regarder des films muets, puis le cinéma parlant dans les années 1930, ce qui l'a frappé, c'est le silence religieux qui régnait dans la salle lorsqu'il s'agissait d'une série, comme lors de la projection du film "Green Diamonds", dont la plupart des événements se déroulaient en Algérie (le désert) et la plupart des acteurs étaient algériens. Ils comprenaient le sens et l'aspect idéologique, et ils étaient conscients de leurs mensonges (Lacheraf, 2003, p. 264), montrant ainsi le sentiment patriotique des algériens et leur éveil nationaliste.

Après son retour de vacances en mars 1934 pour reprendre le troisième trimestre de ses études à Alger, se sentant mentalement prêt. Il remarqua que l'épouse du propriétaire de la maison était inquiète car son mari était à l'hôpital. Il décida de lui rendre visite et s'aperçut que le mari n'était pas très malade, ce qui rendait l'épouse très anxieuse. Après le dîner, elle lui demanda de manière insistante de prendre le panier contenant la cuisse de mouton et de se rendre chez lui, après avoir découpé quelques tranches. En pleine nuit, M. Lacheraf quitta la maison et se rendit chez son frère Mohammed, qui étudiait la médecine à Alger, ce dernier réussit à lui trouver un endroit où dormir. Finalement c'était dans sa propre chambre après avoir insisté auprès du propriétaire de l'auberge. Le lendemain matin, il se rendit à Sidi Aïssa, sa mère était très en colère, surtout quand la femme a rendu le cadeau et en a pris une partie, son père, quant à lui, était très préoccupé par son avenir scolaire, et il lui proposa de se préparer à passer l'examen d'entrée à l'école Thaalibeya (Lacheraf, 2003, p. 270).

1-4- La Thaalibeya :

Dans la philosophie éducative de M.Lacheraf, l'école Thaalibeya occupe une place centrale. Cette école représente le noyau autour duquel il a construit sa vision de la réforme éducative, confrontant deux systèmes culturels, pour comprendre ses positions, il est important de comprendre son héritage, en particulier son rapport avec l'éducation coloniale. Les algériens étaient souvent orientés vers des filières imposées par le colonialisme, avec des limites préétablies et des contenus adaptés. Les classes populaires envoyaient principalement leurs enfants dans les trois écoles publiques, tandis que les classes supérieures les inscrivaient souvent dans des écoles françaises, en particulier l'École normale. Cette tendance se reflète dans le parcours scolaire de M. Lacheraf à l'école Thaalibeya (Kadri, 2006, p. 207).

Après son entrée à Sidi Aïssa au printemps 1934, il commença à se préparer pour le concours d'entrée à la Thaalibeya pour la session de juin-juillet. Il persévéra dans sa préparation pour le concours, mais malheureusement il a échoué. Il continua à persévérer dans sa préparation pour la deuxième session en octobre, il réussit cette session et considéra Thaalibeya la seule école moderne en Afrique du Nord et dans le monde arabe en général, en plus de la Sadikiya en Tunisie qui a adopté, depuis sa création une pédagogie basée sur la surveillance des connaissances et la maîtrise rationnelle de la langue à travers l'analyse morphologique des mots, des verbes et de la structure interne de la phrase (Lacheraf, 2003, p. 285). Malgré les similitudes dans l'enseignement sur certains points. La Sadikiya est une école

unique dans le monde arabe et ne peut être comparée à la Thaalibeya, surtout en ce qui concerne les critères de la sélection des élèves, et leur intelligence particulière.

Dans son apprentissage, M. Lacheraf a acquis une rigueur scientifique multidisciplinaire et unique. Il a fait l'éloge des érudits tels que Al-Du'ali, Al-Khalil ibn Ahmad, Sibawayh. Pour leurs œuvres précises et rationnelles sur la langue, en particulier Al-Khalil, qui a inventé les signes diacritiques (shaddah, sukun, fatha, kasrah), et leur rôle dans la régulation de la langue arabe. Il a également salué les contributions d'autres érudits tels que Al-Akhfash, Al-Aswad, Tha'lab, Ibn Jinni, Al-Farisi, Ibn Malik (Al-Alfiyya), et Ibn Hicham (Qatr Al-Nada). Tous ces grammairiens étaient enseignés dans les programmes avec leur explication intelligente, concise et méthodique, ont suscité un intérêt pour l'amour de la langue, à travers toutes ses règles grammaticales et morphologiques. Ces livres n'étaient pas appris par cœur, comme cela se faisait dans les mosquées ou les écoles traditionnelles supérieures. Mais étaient enseignés de manière rationnelle et pédagogique, avec une intensification des exercices écrits, des interrogations orales et des examens trimestriels (Lacheraf, 2003, p. 291).

La promotion de M. Lacheraf (1934) était composée de vingt élèves, mais seulement trois d'entre eux ont atteint le niveau supérieur (cinquième et sixième années). La moitié seulement a obtenu le diplôme de la quatrième année, dans le niveau supérieur, il y avait environ dix élèves. En plus des élèves des écoles de Constantine et de Tlemcen. Les trois écoles selon M. Lacheraf se distinguaient par le renouvellement de l'enseignement du droit malékite, du droit comparé et de l'interprétation du Coran grâce à leurs enseignants. Les livres destinés pour les élèves comprenaient "Al-Fiqh" d'Ibn Zakri, "Bidayat al-Mujtahid" d'Ibn Rushd, et "Fima Yas'alun" de Muhammad Abduh. Les avis divergent sur la nature du droit enseigné dans ces écoles. Beaucoup d'intellectuels ont critiqué ces réformes en affirmant que « le type de culture inculquée aux médresiens, notamment à partir de la réforme introduite dans l'organisation des études à partir de 1895, est en rupture par rapport à la culture traditionnelle, et aussi par rapport à la culture du mouvement réformiste » (Haddab, 1994, p. 33).

Les diplômés travaillent comme enseignants ou juges, et certains d'entre eux étaient enclins à la littérature et à l'art, comme le théâtre, avec des figures telles que Abdallah Yakli, Mohammed Razouq et Mohammed Farah. En cinquième et sixième années l'enseignement se poursuivait à la faculté d'Alger où sont étudiées la législation algérienne et l'économie politique. Malgré la qualité des enseignants, il ne faut pas oublier qu'ils sont diplômés de l'école française. Selon Ali Merad, les réformistes ne leur faisaient pas confiance, et Malek Bennabi était qualifié d'infidèle à cause de son port du pantalon, on trouve également dans l'enseignement de l'école d'Alger la langue et les coutumes berbères, ce qui explique d'une part l'intérêt de M. Lacheraf pour les dialectes et le patrimoine populaire berbéro-arabe (Kadri, 2006, p. 209).

M. Lacheraf considérait les médresiens parmi les plus cultivés dans le patrimoine arabo-islamique « Quoi qu'il en soit, et objectivement parlant, les plus cultivés parmi les algériens dans le domaine du patrimoine arabe, juridique et littéraire, et dans celui de la littérature universelle d'expression française, étaient des bilingues sortis de ces médersas officielles, et notamment les cadis et certains mouderrès... et surtout Si Ahmed Ben Hamouda (à ne pas confondre avec Boualem) découvrit de précieux manuscrits et écrivit avec Zaki Mobarak, le grand historien de la littérature arabe, son chef-d'œuvre sur la prose artistique... »

(Lacheraf, 2003, p. 298) . Ce dernier l'a aidé à préparer sa thèse à l'Ecole des langues orientales à Paris, ce type de témoignages sur la valeur et la qualité des diplômes dans ces écoles, reflète le conditionnement du système éducatif, et son ancrage dans les structures de pensées, c'est-à-dire dans son habitus. Ce qui se confirme par P. Bourdieu, quand il insiste sur la grande capacité génératrice de l'habitus. Bien que l'habitus soit le produit des inculcations, il travaille à reproduire objectivement les inculcations, mais en les transformant. En ce sens, il est une sorte de machine transformative, qui fait que nous reproduisons les conditions sociales de production d'une manière quelque peu inattendue. C'est-à-dire que nous ne pouvons pas simplement et mécaniquement passer de la connaissance des conditions de production, à la connaissance des produits (Bourdieu, 1984, p. 122).

Les trois écoles officielles sont considérées comme un moyen de reproduction sociale et culturelle en fonction des diplômés. M.Lacheraf et le fils d'un diplômé de cette école, il a étudié sous la direction de son professeur Ben Brahimât, l'hygiène scolaire et la santé, ce dernier étant le fils de l'ancien directeur de l'école (1887). Saad Ben Cheneb a enseigné la littérature comparée et les techniques de traduction, son père Mohammed ayant été directeur de l'école (1901-1926). On retrouve également cette continuité ou reproduction sociale avec le fils du cheikh Mohammed Ben Zakri, Ahmed Zakri, grand juriste et spécialiste en littérature (Lacheraf, 2003, p. 297).

Parmi les professeurs français les plus importants, on trouve V.J. Saunier qui enseignait le vieux français, M.J. Durry qui enseignait les techniques de la critique littéraire et la littérature générale. Ainsi que Garoby, professeur d'histoire, qui a beaucoup appris sur l'histoire de l'Algérie grâce à ses élèves, le professeur que M. Lacheraf cite particulièrement est M.P. Fouchet, qui lui enseignait l'histoire et l'art, et qui a fondé deux revues littéraires à Alger. Il a noué des relations personnelles avec son professeur et sa femme, les emmenant visiter la vieille Alger, notamment le cimetière de Ketchaoua, il allait chez eux et a traduit pour leur revue "La Fontaine" une histoire de Tagore de l'arabe au français. Le professeur était un partisan de la cause algérienne, et lors de sa visite en Algérie en 1968 ; il a donné des conférences et a fait l'éloge de l'intelligence et le dévouement de M. Lacheraf, affirmant avoir beaucoup appris de lui sur la véritable histoire de l'Algérie (Lacheraf, 2003, p. 298).

1-5- Les conditions d'étude à la Thaalibeya :

Bien que les conditions d'acquisition des connaissances étaient adéquates à l'école, les conditions de vie quotidienne ne l'étaient pas. L'école était située dans la rue Marengo, et les élèves y résidaient jusqu'à la quatrième année, les chambres étaient équipées de trois lits en fer. Les élèves devaient apporter leurs propres matelas, couvertures et oreillers de chez eux, en utilisant le train ou les transports en commun. Ce qui était fatigant et coûteux, nécessitant aussi un porteur pour transporter les affaires jusqu'à l'école.

La bourse était de 300 francs par mois, insuffisante pour couvrir les besoins essentiels. Les étudiants mangeaient à crédit dans un restaurant, chacun ayant un carnet spécifique chez le restaurateur. Ils prenaient deux repas par jour (déjeuner et dîner), composés de soupe aux légumes secs et d'un morceau de viande avec des pommes de terre, ce qui n'était pas suffisant, le matin, ils prenaient leur petit déjeuner dans un café local (lait avec du café, ou simplement du café sans pain), à l'approche de l'été, la majorité des étudiants ne prenaient pas de dîner. En juin, ils se nourrissaient de lait (lait caillé, lait fermenté), certains achetant des bananes fraîches aux marchands ambulants.

La bourse a été réduite à 50 francs en quatrième année, les plongeant dans un état de malnutrition. Les étudiants survivaient avec du pain sec et des dattes sèches (gharbi), un de leurs camarades, vivant chez sa famille à Alger, leur apportait de temps en temps un plat de couscous, et certains camarades apportaient de la nourriture après avoir récité le Coran pour la veillée funèbre. Ils ont finalement changé de restaurant après en avoir trouvé un autre moins cher, les élèves de l'école étaient influencés par l'environnement extérieur (le dehors), car ils se trouvaient en plein cœur de la capitale, certains d'entre eux étaient influencés par les idées des réformistes, comme Amin Lamoudi. Son parcours scolaire était étroitement lié à la vie quotidienne et à la culture algérienne traditionnelle (Kadri, 2006, p. 213). Son frère Mohammed a reconnu qu'il craignait qu'il ne contracte certaines maladies respiratoires à cause de la froideur de l'internat, de l'humidité élevée qui y régnait, ainsi que de la présence de rats et de serpents à proximité (Lacheraf, 2003, p. 300). Cela montre le lien étroit avec la vie simple et difficile des algériens, ce qui explique son attachement et dévouement à la réforme du système éducatif.

Les élèves se retrouvaient dans un restaurant de la rue Marengo, au cœur de la Casbah, en contact avec les nouvelles forces de la jeunesse nationale algérienne. Ils rencontraient des militants du mouvement national, qui leur fournissaient des exemplaires du journal "El Ouma" de l'Étoile Nord-Africaine, et discutaient avec eux de l'éveil de la conscience et des nouvelles formes d'activisme politique. M.Lacheraf se classa premier de sa promotion en 1940, avec une licence et distinction en langue française (Baïod, 2006, p. 226). Il souligna le rôle joué par les enseignants dans le mouvement national algérien, notamment les juges « Les juges constituent l'un des éléments les plus importants ayant contribué à la direction des résistances populaires menées par le peuple contre la colonisation, les éléments les plus importants du mouvement national étaient les fils des juges, tels que Badji Mokhtar, Ben Youcef Benkhedda, Redha Malek, Zahra Drif, et d'autres » (Lacheraf, 2003, p. 309). On constate la reproduction des élites intellectuelles, et que chaque acteur du champs politique et intellectuel algérien tentait d'imposer sa propre conception des faits.

2- Parcours, lutte et positions :

2-1- Le début du militantisme :

Il a rejoint le Parti du Peuple en 1939, après avoir rencontré Jamal Dardour, et a participé au journal clandestin du parti, "le parlement algérien". Pendant l'été de la même année, il est retourné à Sidi Aissa et s'est rendu au conseil de révision pour le recrutement. En 1941, il a travaillé comme attaché de presse dans la section arabe du journal officiel d'Alger en tant que traducteur, et s'est intéressé à l'onomastique et à la situation dramatique de la classe paysanne pauvre. Le journal travaillait également sur la publication de recherches au sujet de la propriété foncière, en avril de la même année il a été arrêté la nuit. Après une campagne d'écriture sur les murs menée par des membres du mouvement national pour la libération de Messali Hadj (Lardjane, 2006, p. 287), et a quitté le journal en 1942.

Il a travaillé comme juge suppléant à Bou Saada de 1942 à 1943, il a cité avec patriotisme son histoire et son authenticité, son environnement et la modeste richesse agricole qu'elle possède. IL était en contact direct avec les profondeurs du pays, comme il le dit. Les lettrés à Bou Saada, bien qu'ils soient diplômés de l'école des enseignants de Bouzareah, sont attachés à leurs coutumes, à leur tenue vestimentaire et à leur identité algérienne. Il a continué à lire et à faire des recherches, et rencontrait Suleiman ibn Ibrahim ibn Amour Delil, un ami

d'Étienne Dinet, et lui a acheté une trentaine de livres religieux sur l'islam, la littérature, la philosophie, tels que "Tabaqat Ibn Saad", "Bonaparte et l'islam", "L'Esprit de la modernité dans l'islam unitaire", et des livres de Dinet tels que "L'Orient tel que le voit l'Occident", "Ibn Rushd et la Richidiyya", et d'autres. Les deux écrivains qui ne quittent jamais sa bibliothèque sont "la chasse à l'homme" de l'auteur le Conte d'Hérisson sur la guerre d'occupation, et le livre "la vérité de l'Algérie" de l'auteur Jean Hess (Lacheraf, 2003, p. 181), Il a également lu de nombreux livres sur la littérature arabe ancienne et moderne.

Entre 1943 et 1944, il a été nommé au tribunal de campagne, poursuivant ainsi ses découvertes approfondies sur l'Algérie, et visitait les plaines et a également participé à la publication du journal clandestin de la mouvance nationaliste "l'action algérienne" émise au début de 1944 par le "Comité de l'action révolutionnaire maghrébine". Puis, à l'été 1945, il s'est rendu à Paris après la transformation de l'Institut d'études orientales à la "Sorbonne", et travaillait comme rédacteur et traducteur dans cet institut et a été chargé par le Parti du Peuple de reconfigurer les relations avec les nationalistes en France. Son frère Mohammed faisait partie des personnes qui ont contribué à la restructuration du parti en France avec Ibrahim Maizza et de nombreux étudiants nationalistes, jouant un rôle important dans la sensibilisation des travailleurs émigrés.

2-2- La phase de la maturation politique 1945 /1955 :

La décennie de 1945 à 1955 est considérée par M. Lacheraf comme une période de maturation au sein de la communauté des algériens immigrés en France. Il observait leur préparation mentale et leur rôle crucial dans la préparation de la révolution, de 1939 à 1945. Il était membre permanent du parti, tout en poursuivant ses études et obtenant un diplôme supérieur de l'École nationale des langues orientales en 1946. Au café algérien "El Hagar" situé dans le Quartier Latin, il a rencontré le philosophe existentialiste Abderrahmane Badaoui, qui a exploré l'existentialisme à travers l'histoire islamique en se concentrant sur le soufisme. Il a ensuite lu tous ses livres de 1947 à la fin de 1979, montrant son engagement continu dans sa production intellectuelle, cela met également en évidence son intérêt pour diverses connaissances et sa passion pour la lecture. Il a également connu Si El Djilani, l'un des grands pionniers du mouvement nationaliste à l'été 1945, il le décrit comme ouvert au changement et au développement, et le considère comme l'un des principaux leaders du journal "Al Ouma" et l'un des fondateurs du Parti du Peuple, et estimait que Si El Djilani a eu une meilleure formation que Messali Hadj (Lacheraf, 2003, p. 109) , Si El Djilani a demandé aux autorités françaises l'approbation du Parti du Peuple avec Ibrahim Maizza et le Dr Mohamed Lacheraf.

En été 1946 M. Lacheraf est retourné en Algérie pour rendre visite à son père malade. Mais celui-ci est décédé une heure après son arrivée, il a également été chargé de rendre visite à l'épouse de Messali à Tlemcen. Il considère que Messali, bien qu'étant le père du mouvement nationaliste, avait un comportement impulsif et émotionnel, et donnait l'exemple après la libération de ce dernier, où celui-ci est entré à Paris et a dépensé l'argent des émigrés. Pendant deux mois lors des rassemblements, tandis que M. Lacheraf travaillait avec Mostafaoui Choukri pour les organiser et faire de la propagande. Malgré les pressions du bureau politique du parti, Messali a refusé de retourner en Algérie, des exemples aussi de l'impulsivité de Messali, comme lors d'un rassemblement à la salle Wagon à Paris, où la police française a encerclé la salle, après la fin de la réunion, Messali a pris le drapeau

algérien et a couru sur la place, sans que cela ne soit prévu, heureusement personne ne l'a suivi et la police n'est pas intervenue, sinon cela aurait été une catastrophe (Lacheraf, 2003, p. 114).

Les mêmes comportements ont été observés chez Messali, lors des préparatifs de la réunion de Fontainebleau, ce dernier a demandé à Mohamed Maizza et à certains dirigeants du parti de demander à Ho Chi Minh de rendre visite à la maison de Maizza dans la rue Joseph Bara pour saluer Messali lors de cette réunion, tout le monde était surpris par le comportement de Messali, comment un président d'un État en visite officielle en France pouvait-il agir ainsi ? M.Lacheraf a souligné l'importance de l'écriture historique sérieuse, affirmant que « l'histoire d'un parti ou d'un mouvement est l'histoire des idées, des mentalités, des structures et des tâtonnements idéologiques » (Lacheraf, 2003, p. 127), en particulier dans le tiers monde. En 1947, il est devenu secrétaire du groupe parlementaire du Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques à Paris, et faisait partie de ceux qui refusaient la participation du parti aux élections législatives imposées par Messali et certains dirigeants, avant de travailler au secrétariat technique du groupe élu à l'Assemblée nationale française, les députés comprenaient Ahmed Mezrana, Mohamed Khider, Massoud Boukadoum, Amine Debaghine et Djamel Dardour. Il est resté en poste dans le bureau fédéral et a travaillé dans la presse écrite et la propagande pour le parti.

Il a démissionné de ses fonctions, après avoir refusé la loi spéciale sur l'Algérie. Il s'est concentré sur l'histoire du mouvement populaire et a maintenu des relations avec Hussein Aissallah jusqu'à sa mort, ainsi qu'avec le secrétaire général Dabaghine. En 1947 il a été chargé de la direction éditoriale de l'hebdomadaire algérien « L'étoile algérienne », ses articles les plus importants à cette époque portaient sur "La naissance du citoyen algérien", dans lequel il dénonçait la politique du gouverneur général en Algérie visant à contraindre les algériens à voter pour les partisans du colonialisme. Il a également rédigé de nombreux éditoriaux sur les événements en Algérie, au Maroc, en Afrique, dans le monde arabe, mettant l'accent sur la résistance paysanne.

Le premier noyau de son article "Colonialisme et Féodalisme" remonte aux années 1945-1948, inspiré de la politique du gouverneur général envers les élus factices imposés au peuple. Il utilise l'histoire pour montrer la continuité de la politique coloniale. L'article a été publié sept mois avant le déclenchement de la révolution de novembre 1954 dans un magazine socialiste de gauche. Mazerna, le représentant de l'aile de Messali, a republié certaines parties de l'article dans le journal "Alger libre", mais M. Lacheraf a refusé, et la publication a été arrêtée. Entre 1950 et 1951, il a été membre permanent du parti, et en octobre de la même année, il a été nommé professeur de langue arabe au lycée de Mostaganem pour une durée de deux ans. En 1952 il a été nommé professeur-assistant de langue arabe au lycée Louis le grand à Paris, dans le département préparatoire aux grandes écoles (Lardjane, 2006, p. 288).

2-3- De la révolution à l'indépendance :

M.Lacheraf a été invité par ses amis de la revue « Esprit » à participer à une conférence sur le thème de la nation à Rambouillet le 30 et 31 octobre 1954. Il a parlé de la nation algérienne et de ses aspirations dans l'Algérie occupée. Mais il a été rejeté jusqu'à ce qu'on lui demande de cesser, seul Gliouon Diop, directeur de la revue « Présence africaine » qui a exprimé sa solidarité avec lui, et lui a proposé de travailler en tant que membre du comité de

rédaction de la revue. M.Lacheraf a rejoint l'Union FLN dès sa création à Paris en mai 1955 (Lardjane, 2006, p. 288) . Il a rejoint la révolution et a fait de sa plume une arme, rejoignant selon sa disponibilité le comité de presse et de propagande de l'Union, il a été l'un des premiers contributeurs à la rédaction du journal de la résistance qui est sorti en France à l'occasion du premier anniversaire de la révolution. Il a également écrit dans la revue « Les temps modernes » du philosophe français Jean-Paul Sartre en septembre 1956 ,un article intitulé "Comment les intellectuels algériens ont-ils fait face à l'occupation française".

L'enlèvement de l'avion marocain le 22 octobre 1956, transportant les cinq leaders, est considéré comme un événement majeur. Cet événement a mis M. Lacheraf en lumière et l'a rendu célèbre parmi les cercles privés et publics, le groupe comprenait, Mohamed Khider, Ahmed Ben Bella, Hocine Aït Ahmed et Mohammed Boudiaf. Ils étaient à bord d'un avion royal se rendant du Maroc en Tunisie, pour participer à une conférence réunissant le président de la Tunisie et le roi du Maroc. Afin de discuter de la possibilité d'entamer des pourparlers avec la France, pour répondre aux demandes de la révolution.

Le déroulement de l'arrestation est décrit en détail par M. Lacheraf, avant même d'arriver au commissariat de police à l'aéroport. Les cinq dirigeants ne savaient pas dans quel pays ils avaient atterri. Les policiers les ont fouillés, puis ils ont été emmenés dans une prison à El Biar, où ils ont été placés dans des cellules individuelles, ensuite, plusieurs interrogatoires ont eu lieu séparément. Il a répondu avec un esprit nationaliste révolutionnaire à toutes les questions, en particulier à celle concernant l'inégalité culturelle et intellectuelle entre lui et ses collègues. Dans sa réponse à cette question, il a salué ses camarades et les a remerciés pour leur lutte dans le mouvement politique algérien, les considérant comme des leaders et des dirigeants politiques de premier plan. Leur détention en Algérie a duré cinq jours, puis ils ont été transférés le samedi soir le 27 octobre à l'aéroport, puis à la prison de La Santé en France, le voyage ayant duré six heures (Lacheraf M. , 2008, p. 7) .

Il est resté en détention à La Santé sans procès jusqu'en 1959. Sa mère est décédée en janvier 1958 et a été enterrée à Ksar El Boukhari. En prison il a eu accès à de nombreux livres, plus tard, il a été transféré à la prison de Fresnes. En juin 1959, l'avocat marocain Hachemi Cherif informe les autorités françaises que son état de santé (Lacheraf) nécessite un traitement d'urgence. Il a donc été rapidement transféré à la clinique de la prison de Fresnes, lorsqu'il a été transféré en 1960 à la prison des Beaumettes et placé en isolement, il a entamé une grève de la faim, puis a été transféré à la prison de Fresnes où il a rencontré ses camarades de prison et a demandé à Ahmed Taleb Ibrahim de lui envoyer, depuis l'Égypte, la thèse du Dr Abdel Fattah Ismail Chalabi intitulée "Abu Ali al-Farsi, sa vie, sa place parmi les grands professeurs de la langue arabe". M.Lacheraf était passionné de lecture, et en prison, il a lu tous les romans de William Faulkner. En plus de sa lecture, il a rédigé de nombreux articles (pour des revues françaises et arabes, notamment "Al-Fikr Al-Tunisiyya", et des histoires (Lacheraf, 2003, p. 29). Cela dénote son engagement intellectuel constants pour l'apprentissage.

Il a été libéré pour des raisons de santé au lendemain des négociations d'Évian, qui ont commencé le 20 mai 1961, par la suite il a été placé en résidence surveillée, mais a réussi à s'échapper grâce aux branches fédérales du FLN en France. Il est parti en Tunisie et a rejoint le groupe du journal El Moudjahid, puis est devenu membre avec Mehdi Ben Barka de la délégation participant à la réunion du Comité de solidarité afro-asiatique en Égypte, après le

cessez-le-feu. Il est entré en Algérie avec Redha Malek pour lancer le magazine hebdomadaire « El Moudjahid » en français, dont il était le rédacteur en chef.

3-4- L'engagement politique après l'indépendance :

M.Lacheraf a participé à l'élaboration du programme de Tripoli en juin 1962 avec les leaders de la révolution. Ahmed Ben Bella lui a demandé d'inclure l'islam dans le programme, mais ce dernier a refusé pour deux raisons : premièrement, parce que l'islam porte en lui le poids de valeurs civilisationnelles anciennes et rurales, et son intégration dans l'idéologie pourrait entraver la modernisation du pays. Deuxièmement, les forces conservatrices utiliseraient la religion pour promouvoir des valeurs et des idées anciennes sur la famille et les relations sociales, ce positionnement a été corroboré par le témoignage de Mohamed Harbi (Janjar, 1993, p. 290).

Pendant la crise de juillet 1962, M. Lacheraf a adopté une position critique avec Redha Malek envers le groupe de Tlemcen, les mettant en garde contre l'effusion de sang, dans une déclaration du 3 septembre 1962. Cette déclaration a été signée par Belaid Abdel-Salam, Massoud Ait Chaalal, Aziz Ben Miloud, Abdelmalek Ben Habels, Mohamed Harbi, Jamel Houhou. En conséquence de cette position, ils ont été exclus des listes électorales des candidats au Conseil national proposées dans les deuxièmes et troisièmes circonscriptions (Malek, 2006, p. 83). Ensuite il a quitté la direction d'El Moudjahid en septembre 1962. Il a continué à écrire des articles sur la patrie et le nationalisme. En septembre 1964 il s'est rendu à Paris pour rassembler ses articles écrits pendant la révolution et en prison, publiés en 1965 sous le titre "L'Algérie, nation et société". Il a été nommé ambassadeur d'Algérie en Argentine, et a continué à écrire et a voyagé en Suisse, en Allemagne et dans les pays scandinaves pour donner des conférences, à cette époque il a également écrit un scénario à la demande d'un cinéaste algérien, mais le film n'a pas été réalisé (Lardjane, 2006, p. 291).

En 1970, le président H. Boumediene l'a convoqué pour travailler en tant que conseiller aux affaires culturelles et éducatives à la présidence du Conseil. Il a écrit de nombreux articles et a participé à des colloques et des conférences culturelles. En 1972 il a travaillé en tant que membre du Comité national de la révolution agraire, et à la fin de cette année, il a été nommé ambassadeur au Mexique, où il a ouvert l'ambassade. En 1975 il a été nommé membre du Groupe libérateur du Pacte national (avec Redha Malek, Mohamed Sadek Ben Yahya, et Belaid Abdel-Salam) . La réforme de l'éducation, proposée par M. Lacheraf et Redha Malek, a été unifiée, supprimant le système d'éducation initialement mis en place par Messali Hadj et développé par Mouloud Kacem Naït Belkacem, et le pacte a été soumis à référendum en 1976.

2-5- M. Lacheraf ministre de l'éducation nationale :

Il a été nommé ministre de l'Éducation nationale en avril 1977 dans le dernier gouvernement de H. Boumédiène. Malgré ses refus répétés, à cette époque, il a été confronté à une opposition farouche de la part des conservateurs actifs. En avril de la même année, il a décidé de faire une visite d'inspection dans la wilaya de Béjaïa, car selon lui c'était la wilaya la plus développée à cette époque. La visite a duré trois jours au cours desquels il a remarqué la faiblesse des enseignants, surtout compte tenu de l'intelligence des élèves. Il soulignait qu'on ne peut pas confier ces jeunes élèves à des enseignants non qualifiés, ce qui constituerait une grande perte pour l'État (Lacheraf, 2003, p. 326).Après son retour de Béjaïa,

il est allé au Mexique pour prendre congé des autorités compétentes, puis rentrer définitivement en Algérie.

Pendant l'été de cette année-là (1977), il a écrit un long article sur le problème de l'école algérienne, publié par la presse il a engagé un débat avec Abdellah Cheryette sur la nature de l'école. Tandis que Lacheraf appelait à libérer la pédagogie de la domination des valeurs culturelles conservatrices, afin de permettre l'émergence d'une dynamique nouvelle dans l'espace scolaire capable de créer des valeurs culturelles indépendantes et appropriées. A.Cheryette plaidait pour le maintien des valeurs culturelles dominantes, envisageant la réforme dans le cadre de cette domination et non en dehors. Selon Ahmed Karomi, la différence entre eux, résulte de la nature des sources intellectuelles et philosophiques qui ont façonné la structure intellectuelle de chacun (2006, كرومي, p. 69).

M.Lacheraf a continué ses visites à travers différentes wilayas pour analyser la situation de l'éducation. En mai 1978, il a effectué une visite de travail à Guelma, coïncidant avec l'anniversaire des événements de mai 1945. Il était entouré d'une garde rapprochée stricte, ce qui était inhabituel, il a remarqué aussi l'inquiétude du wali et lui a demandé la possibilité d'écrire un discours pour cette occasion, le wali a accueilli favorablement l'idée. M.Lacheraf a rédigé le discours en évoquant la tragédie des crimes coloniaux commis en mai 1945 à Guelma, Kherata, Sétif et dans d'autres villes algériennes. Le discours était en arabe, pendant la marche commémorative de cette journée, il a également remarqué la forte présence de la garde. Lorsqu'il a prononcé le discours sur la tribune, il a observé de loin des foules de manifestants tenant des pancartes dont il ne connaissait pas le contenu des slogans. Après avoir prononcé le discours en arabe, les manifestants se sont dispersés, et la surveillance s'est baissée.

Il est retourné dans la capitale, où un ami travaillant comme conseiller à la présidence de la République l'a informé qu'il avait été victime d'un complot à Guelma, ourdi par Mohammed Salah Yahiaoui, membre du Conseil de la Révolution et responsable au sein du Front de Libération Nationale, doté d'un esprit mystérieux. Le but du complot était d'entacher sa réputation et de le prendre physiquement pour cible, M.S.Yahiaoui n'a pas reculé dans ses intentions, il a ainsi répandu la rumeur selon laquelle M.Lacheraf méprisait l'arabe littéraire, utilisant plutôt l'arabe dialectal et le français. Lors d'une réunion du Conseil de la Révolution au Club des Pins, il a confronté Mohammed Salah en lui disant "J'ai quelque chose à te dire", lui demandant de le rencontrer en tête-à-tête. Mais Mohammed Salah n'a pas dit un mot et a baissé les yeux tandis que M. Lacheraf le regardait fixement, manifestement en colère (Lacheraf, 2003, p. 232) .

M.Lacheraf considérait cette expérience comme étant pleine de tumulte et de colère. Son projet de réforme du système éducatif en 1978 a rencontré de l'opposition, il a proposé sa démission au président, mais celle-ci a été refusée. La tentative de mise en œuvre de la double approche et de la réforme de l'éducation a échoué car elle est intervenue trop tard . Cela s'explique par l'absence de relations de force équilibrées, car les intellectuels qui aspiraient à ce projet, et qui auraient pu le mettre en œuvre, avaient disparu de la scène politique et intellectuelle. Ce qui explique l'éloignement de M. Lacheraf du projet et son repli dans les fonctions diplomatiques (Kadri, 2006, p. 223).

Après la mort du président Boumediene en 1979 et le remaniement ministériel en mars. M.Lacheraf a été à nouveau nommé ambassadeur au Mexique, il est resté en poste jusqu'en

1982, date à laquelle il a été nommé représentant permanent de l'Algérie auprès de l'UNESCO. En janvier 1984 il a été nommé ambassadeur au Pérou jusqu'à sa retraite à la fin de cette année-là. Il continuait à écrire régulièrement des articles et à mener des enquêtes, en plus d'écrire de nombreuses introductions de livres, en 1992. Il a été nommé membre du Conseil national consultatif formé après la démission du président Chadli Benjedid et la suspension du processus électoral. Il a participé à la fondation du parti "Alliance nationale pour le renouveau", dont Redha Malek était le président.

M.Lacheraf a contribué à enrichir le champ culturel et intellectuel algérien en écrivant dans de nombreux domaines. Pendant les années 90 il a rédigé des articles longs dans le journal quotidien El-Watan, et suivant de près les événements (Cheurfi, 2004, p. 228). Le 18-19-20 décembre 2004, l'Association algérienne pour le développement de la recherche en sciences sociales et la revue Naqd ont organisé un colloque scientifique en hommage aux travaux et à la pensée de M. Lacheraf en tant qu'intellectuel algérien de haut rang qui a combiné la lutte pour l'indépendance et la construction nationale, avec la participation de nombreux spécialistes des sciences sociales et humaines, ainsi que des intellectuels et ses camarades. Il est décédé suite à une maladie le 13 janvier 2007.

Conclusion :

On remarque tout au long du premier axe de cet article (la biographie et la formation) les trois formes du capital culturel de M. Lacheraf ; surtout sa passion sans limite de la lecture, sachant bien que son père possédait une modeste bibliothèque à la maison, en plus des livres que lui empruntait son enseignant de l'école coranique, et ceux de son frère Mohamed. Il a suivi une formation dans trois systèmes d'enseignement (traditionnel, moderne et médresien). Ce qui lui a permis d'avoir une grande maîtrise des deux langues. Ce qui explique son attachement à la réforme du système éducatif quand il a occupé le poste de ministre de l'éducation nationale.

M.Lacheraf est un intellectuel algérien engagé dans la lutte politique, révolutionnaire et intellectuelle, un érudit qui a mené une vie dont l'objectif est de concrétiser ses convictions. Il a été conditionné inconsciemment par son habitus en le reproduisant dans ses positions et ses écrits, son parcours et sa pensée sont un exemple parfait de la reproduction sociale et même intellectuelle, telle qu'elle a été développée par P. Bourdieu.

Bibliographie

- 1- Baïod, Aïssa. (2006). "*Souvenir d'un compagnon*". Dans Naqd-AADRESS, *Mostefa lacheraf, une oeuvre, un itinéraire, un référence*. Alger : Edition Casbah.
- 2- Bourdieu, Pierre. (1979, octobre). "*Les trois états du capital culturel*". Actes de recherche en sciences sociales, N°30, Paris.
- 3- Bourdieu, Pierre. (1980). *Le sens pratique*. Paris : Edition Miuitt.
- 4 - Bourdieu, Pierre. (1984). *Question de sociologie*. Paris: Edition Minuit.
- 5 - Braud, Philippe. (2004). *La sociologie politique*. Alger : Edition Casbah.

- 6 - Cheurfi, Achour. (2004). *Ecrivains algériens (dictionnaire biographique)*. Alger: Edidion Casbah.
- 7 - El-kenz, Ali. (1989). *Au fil de la crise*, 4 études sur l'Algérie et le monde arabe. Alger: Edition Bouchene.
- 8 - Haddab, Mustapha. (1994). *"Types d'intellectuels en Algérie, problèmes de classification et de méthode"*. Réflexion, N° 1, Alger, Casbah édition .
- 9_ Janjar, Seghir. (1993). *"De la nation à la société, présentation de la pensée de Motefa Lacheraf"*. Dans M. A. Abdou Fillali, *Penseurs Maghrébins contemporains* . Tunis: Edidion Cérès.
- 10 - Kadri, Aissa. (2006). *"Médressiens et Normaliens ; les présupposés de la formation des élites coloniales, l'échec du modèle bilingue"*. Dans NAQD-AADRESS, Mostefa Lacheraf, *une oeuvre un itinéraire une référence* . Alger: Edition Casbah.
- 11 - Lacheraf, Mostefa. (2003). *Des noms et des lieux, mémoire d'une Algérie oubliée*, (éd. 2). Alger: Casbah.
- 12 - Lardjane, Omar. (2006). *"Esquisse de biographie de Mostefa Lacheraf"*. Dans NAQD-AADRESS, Mostefa lacheraf , *une œuvre, un itinéraire , une référence* Alger: Edition Casbah.
- 13 - Malek, Redha. (2006). *"Mostefa Lacheraf , ou une approche critique de la révolution"*. Dans Naqd-AARESS, Mostefa Lacheraf, *une œuvre un itinéraire une référence* . Alger: Edition Casbah.
- 14-Lacheraf, Mostefa. (2008, janvier 12). *"Récit d'une arrestation"*. El-Watan,(5221).Alger,12-01.
- 15 - كرومي, أحمد. (2006). النخب و ابستمولوجية الاصلاح التربوي . في مصطفى. الأشرف , المسار و الأعمال، المرجع . الجزائر: منشورات القصبة.